

Cassirer et Heidegger.
une relecture du débat de Davos
par Servanne Jollivet

Une rencontre devenue mythique

Le débat qui eut lieu au printemps 1929 à Davos a assurément fait couler beaucoup d'encre. Mettant en présence deux des plus grandes figures philosophiques de l'époque, Ernst Cassirer, alors professeur à Hambourg et Martin Heidegger, qui venait tout juste de succéder à Husserl à Fribourg, le séminaire consacré à Kant dans la petite station alpine constitue indéniablement un événement de taille, qui fut rapidement considéré comme l'une des rencontres philosophiques les plus marquantes du XXe siècle. Conscients d'avoir la chance d'assister à une « heure historique », nombreux étaient alors les jeunes étudiants, parmi lesquels Herbert Marcuse, Leo Strauss, Eugen Fink, Rudolf Carnap, Karl Mannheim et, du côté français, Léon Brunschvicg, Emmanuel Levinas ou encore Jean Cavaillès, venus assister à cette rencontre mémorable. Relayé par les différents témoignages et récits plus ou moins exaltés qui ont pu être faits par ses auditeurs, le débat n'a ainsi pas tardé à être hissé au rang de véritable mythe, restant en mémoire comme une confrontation décisive « où allait se jouer en un certain sens l'avenir de la philosophie allemande ».

D'un côté, le jeune Martin Heidegger, endossant le rôle de l'iconoclaste, voire de l'usurpateur, dont la nouvelle « phénoménologie », marquée par la publication deux ans plus tôt de *Être et Temps*, avait définitivement réglé ses comptes avec la tradition philosophique ; de l'autre, Cassirer en représentant de la grande-bourgeoisie cultivée, dernier défenseur d'une époque révolue, demeuré fidèle à l'héritage éclairé des idéaux humanistes. Le portrait qu'en offre Karlfried Gründer dans ses souvenirs a sans conteste contribué à entretenir cette mythification, mettant en scène deux personnalités que tout semble opposer : « D'un côté, ce petit homme brun, bon skieur et sportif à la mine énergique et immuable, cet homme austère et rebutant, parfois même brutal qui, dans un repli sur soi impressionnant, consacrait sa vie, avec le plus profond sérieux, à ses propres questionnements, et de l'autre, ce véritable Olympien aux cheveux blancs, différent quant aux apparences, mais également intérieurement, aux vues larges et aux problématiques de grande envergure, cet homme gai d'apparence, à l'abord bienveillant, marqué par la vitalité et la souplesse, pour ne pas parler de son élégance aristocratique. »

Les photos l'attestent : l'image qui nous est restée de cette rencontre est celle du contraste suscité par le jeune Souabe, à l'allure décontractée – qui profitait également de son séjour à Davos pour s'adonner au ski – face à Cassirer, arrivé « grippé » et contraint, dès le second jour, de s'aliter – mis K.O. dès le premier round, ironiseront certains –, laissant le champ libre à Heidegger, face à un public déjà conquis et indéniablement fasciné. De fait, comme le soulignera Gründer, « de cette dispute, les jeunes, qui avaient assurément un faible pour Heidegger – quant aux plus âgés, je n'en sais rien – avaient été amenés à conclure à sa victoire ». La parodie mettant en scène Bollnow et le jeune Levinas, affublé pour l'occasion d'une perruque blanche, ne laisse pas de doute sur l'issue de ce combat de géants, dont Cassirer était sorti terrassé. Qu'on y ait vu le triomphe de la « nouvelle pensée » sur la philosophie académique d'obédience néokantienne qui dominait alors largement l'université, la victoire de « l'individu » sur le « Gelehrte-Bourgeois » ou encore le coup de grâce infligé à une « Humboldt-kultur » ayant perdu son aura, la victoire de Heidegger paraissait inévitable.

Si, comme Tony Cassirer l'évoquera plus tard dans ses mémoires, « l'affrontement se déroula de manière on ne peut plus correcte, Heidegger, pour le dire vite, fit auprès des étudiants figure de vainqueur, parce que les événements étaient alors en sa faveur, ce qui n'était pas le cas d'Ernst ». Aux yeux de tous, cette rencontre marquait la fin d'une époque et le coup d'envoi d'une nouvelle ère où les idéaux de l'humanisme classique n'étaient plus de mise, incapables de faire face « à cette collision », ce raz de marée suscité par la radicalité de la « nouvelle pensée ».

Nul doute que les commentateurs, confortés par les nombreux récits de cette rencontre, ont, à bien des égards, forcé le trait. La rencontre fut au demeurant bien plus cordiale et amicale que certains témoignages ont pu le laisser penser. Le compte rendu, paru quelques jours après dans le *Zürcher Zeitung*, en témoigne : « Au lieu de voir deux mondes se heurter, nous avons finalement assisté au jeu, par monologues interposés, de deux hommes, l'un très cordial et l'autre plutôt violent, mais qui faisait tous ses efforts pour demeurer aimable. Malgré cela les participants étaient très émus et se sentaient chanceux d'être là. » En son contenu même, le débat avait pourtant tout pour décevoir ceux qui avaient espéré une joute philosophique de grande ampleur. Chacun était demeuré sur ses positions, se refusant à toute provocation ou conflit frontal, s'efforçant, comme Heidegger en fera part à son épouse, « d'en rester sur la plupart des points là où "il" se doit », afin d'éviter tout affrontement. Si les témoignages divergent, le sentiment qui domine est ainsi celui d'une extrême collégialité, marquée par l'amabilité des intervenants, ce qui fit forte impression sur les jeunes philosophes alors présents. Dans une lettre adressée à Elisabeth Blochmann à la même époque, Heidegger semble lui-même regretter l'attitude par trop conciliante de son interlocuteur. « Dans le fond, écrira-t-il, je n'ai finalement rien gagné philosophiquement. Cassirer a été extrêmement distingué dans la discussion, et presque trop obligeant. J'y ai ainsi trouvé fort peu de résistance, ce qui a entravé l'acuité nécessaire à la formulation des problèmes. » Que certains reprochent à Heidegger son manque d'ouverture, jusqu'à y voir la marque d'un mépris non dissimulé, ou que l'on considère au contraire que Cassirer n'a cessé de faire faux bond, se cachant lui-même derrière une attitude défensive pour éviter d'être pris à parti, le dialogue demeura, à de rares exceptions près, des plus conventionnels, restant encore, comme Gründer le regrette ouvertement, « dans la continuité du contexte de la critique de l'idéalisme des années vingt ». L'histoire ne retient souvent des faits que ce qui vient nourrir le mythe et le débat de Davos assurément y a donné prise, n'ayant jamais cessé de cristalliser les passions.